

UN

Copper n'était mariée que depuis dix-huit mois. Sans se targuer d'être une experte en relations conjugales, elle s'estimait capable de sentir quand un mariage battait de l'aile, et c'était très certainement le cas du sien.

Tout en écoutant son mari interviewer un résistant français, elle songeait aux recommandations glanées dans la presse féminine. À défaut d'une mère ou d'amies disponibles, c'était son unique source de conseils avisés. Elle s'abstenait de « critiquer, importuner ou se plaindre ». Elle se gardait bien de « réclamer constamment de nouvelles toilettes » tout en évitant de « paraître négligée et peu soignée ». Quant à la consigne de ne pas servir « de plats rebutants dans de la vaisselle sale et sur une nappe douteuse », elle faisait de son mieux malgré les restrictions que subissait Paris en temps de guerre.

Certes, elle ne commettait aucune de ces fautes, mais cela ne l'empêchait pas de se demander où était son mari jusqu'à deux heures du matin, à qui appartenait le rouge à lèvres dont était taché le col de son uniforme, ni pourquoi, ces derniers temps, il la traitait comme si elle faisait partie des meubles.

— Y a-t-il quelque chose à manger ? demanda Amory Heathcote en lui jetant une feuille griffonnée.

En tant qu'assistante, elle devait taper à la machine ses notes en sténo afin de les renvoyer aux États-Unis par le service de presse. En tant qu'épouse, elle s'attachait à lui offrir un foyer chaleureux malgré leurs déplacements. Elle assurait à Amory un certain confort, pourvoyait à ses besoins et le préservait autant que possible des contrariétés de la vie.

— Il y a du vin, du pain et du fromage.

Son mari sembla mécontent.

— Rien d'autre ?

— Je demanderai à la logeuse.

Paris venait d'être libéré et ses habitants se montraient d'une générosité émouvante à l'égard des Américains, mais comme les Français étaient affamés, les provisions se faisaient rares.

Elle alla voir la propriétaire et revint avec pour butin un demi-saucisson et quatre œufs durs. Amory et François Giroux fumaient sur la petite terrasse surplombant la rue de Rivoli, qui portait encore les stigmates des combats de rue après la récente émeute parisienne. En bas, une patrouille américaine de quatre soldats contait fleurette à des Françaises, dont les rires flottaient jusqu'à eux depuis la rue.

— Savez-vous comment on surnomme vos GI ? demanda Giroux. On les appelle les soldats aux chewing-gums.

— Je ne trouve pas ça très reconnaissant, observa Copper.

Giroux fronça les sourcils tout en contemplant la scène en contrebas.

— Ils se pavanent dans tout Paris en distribuant des barres chocolatées. Nous ne sommes pas des gamins.

— Ils essaient simplement d'être gentils.

— Je suis Français et communiste, madame. Je n'aime être à la botte de personne, ni des Allemands ni des Américains.

— Je me demande si vous nous pardonneriez un jour de vous avoir libérés, dit Copper.

Après des années d'humiliation et de souffrance sous l'occupation nazie, la fierté des Français avait tout du hérisson : garnie de piquants à l'extérieur, mais chatouilleuse en dessous.

— Avant, on ne voyait que du feldgrau dans nos rues, maintenant on ne voit que du kaki.

Giroux les divertissait depuis une heure avec toutes sortes d'histoires, certaines plus grandiloquentes que d'autres, sur le rôle héroïque qu'il avait joué dans la Libération de Paris. Sentant que leur intérêt commençait à s'émousser, il proposa :

— Cela vous dirait de voir quelque chose de remarquable cet après-midi ?

— Remarquable dans quel sens ? s'enquit Amory.

Giroux pinça le bout de la Camel qu'il fumait.

— Les collabos pensent pouvoir se cacher, mais nous savons où les trouver. Nous débusquons les traîtres, un par un, et justice est rendue.

— L'épuration sauvage ?

— C'est comme ça qu'on l'appelle. Aujourd'hui, nous allons en punir quelques-uns.

Amory tendit l'oreille.

— Pourquoi pas ? Ça me plairait bien de voir ça. Attendons Fritchley-Bound. Il voudra nous accompagner.

Se tournant vers Copper, il demanda :

— Où est-il ?

— À ton avis ?

Depuis que la ville avait été libérée des Allemands, c'était une fête perpétuelle. Or, George Fritchley-Bound, également surnommé « le Fripon de la Bande », n'avait jamais pu résister à une fête. Ce journaliste britannique s'était joint à eux quelques semaines auparavant. Ancien du collège d'Eton, il était constamment saoul à divers degrés ; mais ils s'étaient attachés au personnage. Le Fripon de la Bande n'était toujours pas rentré à l'heure du dîner, si bien qu'ils commencèrent sans lui. Le pain était plus dur que le saucisson, et le vin plus âpre encore, mais ils étaient tous affamés.

— Qui est ce traître ? demanda Amory à Giroux.

Giroux répondit d'un air sombre tout en sciant le saucisson avec son opinel :

— Un homme qui a causé grand tort à la France. Vous verrez.

— Vont-ils le tuer ?

— Peut-être.

Copper fit la grimace. Ils avaient déjà vu de telles horreurs après l'invasion alliée, un raz-de-marée d'hommes et de machines déferlant à travers l'Europe en direction de Berlin. Paris était toujours secoué par leur passage.

Amory ne semblait guère troublé par le spectacle des estropiés et des morts récents. Cela dit, il était correspondant de guerre, endurci envers ces choses-là. Elle avait beau l'aimer, c'était l'homme le plus froid qu'elle connaisse.

Cinq minutes plus tard, le Fripon de la Bande arriva. Si son corps était réapparu, cependant, son esprit demeurait lointain, car il était ivre mort, soutenu par deux GI.

— Sympa pour un rosbif, fit l'un d'eux, à bout de souffle — Fritchley-Bound était costaud et il fallait gravir plusieurs volées de marches jusqu'à l'appartement. Mais il ne sait pas s'arrêter. On vous le met où ?

Ils récupérèrent Fritchley-Bound et le laissèrent tomber sur son lit. D'après son expérience en la matière, Copper jugea bon de le tourner sur le côté et de placer un pot de chambre à portée de sa main. Contre toute attente, Fritchley-Bound ouvrit un œil injecté de sang et le darda sur eux :

— Me suis-je déshonoré ?

— Pas plus que d'habitude, répondit Amory. Mais vous passez à côté d'une belle occasion. Giroux nous emmène voir la Résistance rendre son auto-justice.

— Dommage. La loque aimerait voir ça.

Il essaya de se redresser, mais aussitôt, il se cramponna la poitrine. Son visage, un masque de cuir cramoisi, vira au blanc. Ils durent le rattraper pour lui éviter de glisser au sol. Fritchley-Bound leva vers Copper un regard suppliant :

— Copper, ma vieille amie.

— Non, George. Je ne veux pas voir quelqu'un se faire tuer.

— S'il vous plaît, faites ça pour moi.

— Je refuse.

— Vous rendriez une fière chandelle à ce vieux George. Une double page. Le rédac chef heureux. Une carrière sauvée.

Il lui agrippa le bras.

— L'appareil est dans l'armoire, juste là. Il doit rester quelques clichés sur la pellicule.

— Bon sang, George, fit-elle avec humeur. Vous ne pouvez pas continuer comme ça.

Il agita une grosse main molle – pour lui donner raison ou faire taire ses protestations, elle n'aurait su le dire – et se laissa tomber à la renverse, la mine cadavérique.

Amory la regarda en arquant un sourcil.

— Les dernières volontés d'un mourant. Vas-tu refuser ?

— Je peux bien lui faire ce plaisir, répondit Copper en s'éloignant d'un pas lourd vers l'armoire. Mais je ne recharge pas l'appareil. Si la pellicule est pleine, tant pis.

Elle examina l'arrière du vieux Rolleiflex abîmé – aussi ironique que ce soit, Fritchley-Bound tenait à son appareil photo allemand d'avant-guerre. Il restait une demi-douzaine d'images.

— Zut, alors !

— Tu peux rester à la maison si tu veux, dit Amory.

Fritchley-Bound se réveilla en reniflant.

— Non, ne restez pas. Vous êtes une brave, la salvatrice de ce bon vieux Fripon de la Bande. Ma reconnaissance éternelle.

— Combien de temps cela va-t-il durer ? demanda-t-elle en hissant l'appareil sur son épaule. Vous profitez tous de moi. J'en ai assez. Allez, en route.

Elle ne comptait plus les fois où elle avait remplacé Fritchley-Bound, parce qu'il était trop saoul pour travailler. Elle avait pris des photos à sa place et même rédigé des articles. Il s'était contenté d'effectuer quelques corrections d'un crayon tremblant avant d'expédier son travail sous son propre nom. Elle n'en tirait absolument rien, si ce n'est la gratitude de Fritchley-Bound et la conviction, sans exagération, de lui sauver sa carrière. Un de ces jours, son journal allait découvrir le pot aux roses et c'en serait fini pour lui. Secouée sur le siège rigide de la Jeep, elle regardait Paris défiler à côté d'elle. L'air sentait fort le cheval et le crottin. Privée d'essence, la ville avait replongé dans le XIX^e siècle, avec les carriages et les calèches bringuebalant sur les boulevards. Les seules automobiles consistaient en quelques taxis ou jeeps comme la leur, pleines de soldats, de journalistes et de touristes de guerre.

Les façades étaient vérolées depuis les révoltes et l'on apercevait quelques camions calcinés, ainsi qu'un tank allemand en pièces dans le Jardin des Tuileries, mais dans l'ensemble,

Paris était magnifique. En comparaison avec Londres, où ils avaient séjourné plus tôt dans l'année, Paris était assurément gai, surmonté d'or et ourlé de vert, avec la courbe fière de la tour Eiffel qui se dressait au-dessus des arbres et des toits dans un ciel céruléen. Le drapeau tricolore volait à tous les coins de rue, et partout les filles circulaient à bicyclette.

— On ne croirait pas qu'il y ait eu une guerre, dit Copper.

— Il n'y en a pas eu, répondit Amory sur un ton ironique. La capitulation est bien plus facile que la riposte.

Giroux lui décocha un regard mauvais.

— Et vous, monsieur, demanda-t-il de manière appuyée, peut-on savoir pourquoi vous n'êtes pas au combat ?

Amory éclata de rire, nullement décontenancé par la provocation. Comme toujours, il en fallait plus pour le déstabiliser, mais Copper prit sa défense :

— Mon mari est réformé du service militaire. Il a le cœur fragile.

— Le cœur fragile ? répéta Giroux en scrutant le mètre quatre-vingt-cinq dégingandé d'Amory.

— Il a souffert de rhumatisme articulaire quand il était jeune.

Giroux sourit. Copper avait souvent vu ce sourire sceptique.

À la vérité, c'était surtout grâce à son père banquier qu'Amory avait évité l'armée, plus qu'au rhumatisme articulaire de son enfance. Amory était l'héritier d'une famille fortunée de Nouvelle-Angleterre et diplômé de Cornell. Il tenait sa supériorité pour acquise. Copper, dont l'histoire familiale était différente et qui n'avait fréquenté qu'une école de dactylographie, était plus sensible à ce genre d'affronts. Elle s'était laissée séduire au cours d'un après-midi d'été à Long Island. C'était son premier amour, et à sa grande surprise, il l'avait épousée six mois plus tard.

Aucune des deux familles ne s'était réjouie de leur union. Du côté Heathcote, on était atterré qu'Amory n'ait pas choisi un beau parti parmi l'une des jeunes débutantes de l'année. Quant au père de Copper, un Irlandais veuf employé d'usine, il estimait qu'Amory était l'engeance de ces bons à rien qui oppriment les ouvriers. Et, comme l'un de ses frères l'avait si délicatement formulé, Amory était sans doute un enfoiré avec les femmes.

À en croire le jeune homme, toutefois, il admirait les luttes menées par sa famille contre les maux du capitalisme. À l'instar de nombreux intellectuels aisés, il se plaisait à pencher du côté gauche du spectre politique. Peut-être était-ce simplement l'attraction des contraires. Ou le fait qu'elle se soit montrée plus ouverte en matière sexuelle que ne l'étaient les jeunes filles de la bourgeoisie. Elle avait été séduite par sa beauté de vedette de cinéma. Il avait d'épais cheveux blonds et des yeux d'un bleu électrique presque violet, nuance qu'elle n'avait encore jamais vue auparavant. Il était d'un raffinement naturel et lui avait paru parfaitement à l'aise dans ce monde qu'elle ne connaissait pas, mais auquel elle aspirait en secret. Amory avait été envoyé en Europe en tant que correspondant de guerre. Comme elle refusait de rester seule, il l'avait emmenée, faisant appel au réseau de sa famille afin d'obtenir les autorisations pour deux. Ce serait leur grande aventure. Il estimait que tout le monde devait pouvoir tirer un certain bénéfice de la guerre. Dans son cas, un prix Pulitzer. Il écrivait un roman qui remporterait le plus gros succès depuis Hemingway – qu'il avait cherché à rencontrer dès leur arrivée à Paris. Pour Copper, son génie était incontestable, quels que soient ses défauts.

C'était précisément pour ce génie qu'elle tenait bon, dix-huit mois après leur mariage. Ses illusions s'étaient en grande partie taries, notamment l'espoir qu'il lui soit fidèle. Amory était bel et bien un enfoiré avec les femmes. Ses frères avaient vu juste sur ce point. Un soir qu'il était ivre mort, il lui avait révélé que son propre père avait été infidèle pendant toute la durée de son mariage et que sa mère avait « appris à l'accepter ». La suggestion étant qu'elle en fasse de même.

Copper rejeta la tête en arrière, laissant le vent jouer dans sa chevelure longue et abondante, d'un roux cuivré, qui lui avait valu son surnom¹. Et à vingt-six ans, elle s'était plus habituée à Copper qu'à Oona, son vrai prénom. Ses cheveux étaient assortis d'une peau claire et de grands yeux gris-vert, témoignage de sa lignée celte. Elle aimait sentir la brise soulever ses longues mèches.

1. En anglais, *copper* signifie « cuivre ».

Les femmes qu'elle apercevait dans la rue étaient si bien mises, comparées aux Américaines. Elles trottaient sur des talons compensés, les épaules bien droites à la manière des hommes, arboraient des chapeaux extravagants et montaient leurs bicyclettes avec un aplomb désarmant. Leurs jupes étaient courtes et dévoilaient leurs mollets. Comment faisaient-elles ? Chez elle, comme en Grande-Bretagne, les rationnements imposaient des tenues simples et monochromes depuis quatre longues années. Comment diable ces Françaises, en dépit de restrictions bien plus sévères, étaient-elles toujours aussi chics ? Il y avait là un secret latin qu'elle était soudain bien décidée à découvrir. Et tant pis si on l'avait sommée de « ne pas réclamer de nouvelles toilettes ».

Copper se pencha en avant et cria pour se faire entendre dans le vent :

— Je veux des habits parisiens.

Amory tourna la tête à demi, lui présentant son profil grec avantageux.

— Quoi ?

— Une robe de Paris. Je veux une robe de Paris.

— Je ne te prenais pas pour une coquette.

— Eh bien, je veux de nouveaux vêtements, insista Copper. J'en ai assez du kaki.

En effet, elle était lasse de cette salopette d'un vert olive et des uniformes ternes dont était constituée l'intégralité de sa garde-robe. Elle avait l'impression d'être une insulte à cette belle ville, la risée de ces Parisiennes hautaines.

— Qu'en dites-vous, Giroux ? demanda Amory.

Giroux jeta un œil vers Copper par-dessus son épaule et répondit d'un ton peu amène :

— Les femmes. Toutes les mêmes. J'ai bien quelqu'un pour vous, mais les affaires d'abord, madame. Ensuite, le plaisir.

— Rangez-vous ici ! ordonna Giroux.

Amory gara la jeep à l'emplacement que lui indiquait le Français, dans le quartier de Montmartre, non loin d'un groupe

de jeunes hommes rassemblés au coin d'une rue. Tous portaient des vêtements élimés trop légers pour la saison.

— Ce sont des membres de la Résistance ? demanda Copper à Amory.

— Ils en ont tout l'air.

Copper se concentra sur le viseur de l'appareil photo. Joyeusement, les hommes prirent la pose, bombèrent le torse et agitèrent leurs casquettes en sifflant.

Soudain, on les appela au bout de la rue et dans un cri, les hommes détalèrent en faisant claquer leurs espadrilles sur les pavés. Giroux adressa un signe de tête à Copper et Amory pour leur indiquer de les suivre.

— Maintenant, vous allez voir ce qu'on réserve aux collabos, annonça-t-il.

Ils s'engouffrèrent à la suite du groupe dans la rue suivante, constituée d'une enfilade de maisons ordinaires. Les hommes avaient acculé leur proie, une jeune mère qui venait de sortir de chez elle en poussant un landau. À présent, elle tentait désespérément d'ouvrir la porte pour retourner à l'intérieur, mais on la traînait déjà au bas des marches avec son enfant.

— C'est une femme, s'exclama Copper.

L'échauffourée s'intensifiait et elle avait peur pour le bébé, dont les hurlements se faisaient entendre par-dessus les clameurs. Amory la retint par le bras pour l'empêcher de s'élancer.

— N'interviens pas.

La femme portait un manteau et un béret. On les lui arracha pour les jeter dans le caniveau. Ses cheveux blonds tombèrent librement autour de son visage, livide de terreur. Copper constata qu'elle ne devait pas avoir plus de dix-neuf ou vingt ans. Quelqu'un s'empara du bébé dans le landau. La mère essayait de supplier les hommes, tendant les bras pour qu'on lui rende son enfant, mais elle reçut un coup sur la bouche et elle s'effondra. On la redressa aussitôt tout en lui arrachant ses vêtements.

Copper avait la gorge nouée.

— Qu'a-t-elle fait ? demanda-t-elle.

— C'était la maîtresse d'un membre de la Gestapo, dit Giroux.

S'il ne prenait pas part à l'agression, il l'observait d'un œil vif, une cigarette au bec, les yeux plissés dans la fumée.

— L'enfant est de lui.

— Que vont-ils faire à cette femme ?

— Regardez comme elle est grasse. La truie, fit Giroux avec amertume. Elle s'est gavée de beurre pendant qu'on crevait de faim.

À présent, elle était presque nue. Les bras devant sa poitrine, elle s'efforçait de cacher son visage. Son corps replet était blême, déjà marqué d'empreintes rouges.

Presque déserte au début de l'incident, la rue s'était remplie. On sortait des maisons pour se joindre à la foule ou l'on criait par les fenêtres. La vague de haine était pareille à un vent chaud. Un homme maintenait à l'écart le nourrisson en pleurs, comme s'il s'apprêtait à le précipiter sur les pavés. La mère essayait désespérément de retrouver son enfant, mais elle était ballottée de mains en mains. Chacun la frappait ou lui tirait les cheveux. Des filets de sang lui coulaient déjà du nez et de la bouche. Soudain, les cris se changèrent en rugissements. Quelqu'un venait d'apporter une vieille chaise de cuisine et un nœud coulant.

— Oh, non, souffla Copper.

Elle dégagea son bras de la poigne d'Amory et s'élança.

— Copper, reviens ! s'écria-t-il.

Tant bien que mal, elle était parvenue à franchir les quelques mètres houleux qui la séparaient de la femme en détresse, fendant la foule comme un demi de mêlée. Copper passa les bras autour d'elle pour tenter de la protéger, mais des dizaines de mains l'arrêterent. À la force des bras, on l'emmena à l'écart et elle fut projetée à terre sans ménagement.

— Tu es folle ? lui demanda Amory en l'aidant à se relever. Tu aurais pu te faire tuer.

— Ils vont la lyncher. Fais quelque chose !

— On ne peut rien faire.

À bout de souffle et contusionnée, Copper se tourna alors vers Giroux :

— Arrêtez-les !

Ce dernier répondit en suçotant son mégot :

— Vous êtes courageuse, mais stupide, madame.

La foule hissa la femme en larmes contre un lampadaire. Elle tendit les bras vers son bébé dans un ultime geste de désespoir. Copper était incapable de fermer les yeux pour ne pas voir.

On poussa la victime sur la chaise en bois, où elle se recroquevilla, les joues baignées de larmes et le nœud autour du cou. On fit alors venir un petit vieux dans la foule. Il portait un tablier blanc et tenait une paire de ciseaux de cuisine. Son visage fripé était dénué d'expression.

— Voici Le Blanc, le chef pâtissier, expliqua Giroux. La Gestapo lui a pris deux fils.

Le vieil homme empoigna les cheveux blonds de la femme et entreprit de les tailler méthodiquement à l'aide de ses ciseaux. La foule scandait : « Collaboratrice ! Putain ! » Au début, la femme criait à chaque coup de ciseaux, puis elle finit par se taire, acceptant son sort. Sa tête était secouée en tous sens pendant que le vieil homme cisailait tant et plus. Il travaillait à un rythme enlevé. Des cris de joie retentirent quand la dernière boucle dorée glissa sur le trottoir. Encore insatisfait, le vieil homme s'attela aux dernières touffes de cheveux, jusqu'à ce que le crâne soit aussi lisse que celui d'un poupon. Puis il lui cracha ostensiblement au visage avant de rebrousser chemin vers sa boutique. Sur son passage, il reçut de nombreuses accolades. Copper pria pour qu'on en reste là et qu'il ne se passe rien de pire.

— Rendez-lui le bébé, cria-t-elle aux hommes.

Dans de grands éclats de rire, on rendit l'enfant à la victime, qui le serra contre son cœur. Le nourrisson semblait indemne, mais il hurlait de terreur, le visage chiffonné et écarlate. La mère le porta à son sein et il le suçait avec avidité, tandis que son petit corps était secoué de sanglots sporadiques. Giroux poussa alors Copper vers la femme.

— Allez-y, Jeanne d'Arc. Prenez-la, votre photo.

Copper s'avança. L'appareil devant sa taille, elle se concentra sur la femme qui semblait pétrifiée par le choc. Elle avait perdu toute sa belle fraîcheur.

— Je suis désolée, dit Copper.

La femme la regardait, les yeux injectés de sang et la mine indéchiffrable. Copper prit deux clichés.

Maintenant que le spectacle était terminé, la foule commençait à se disperser. Quelques-uns s'attardèrent pour voir la femme à moitié nue allaiter son enfant comme une Madone en disgrâce. La porte de sa maison demeurait fermée et Copper constata que les rideaux étaient tirés devant toutes les fenêtres. La femme resterait assise là, objet de toutes les haines, jusqu'à ce que sa famille trouve le courage de la ramener à l'intérieur. Ses habits étaient éparpillés dans la rue et le joli landau entièrement détruit.

— Fin de la promenade, lança Giroux, laconique.

Copper ramassa le chemisier déchiré de la femme et l'enveloppa du mieux possible sur ses épaules pour préserver sa pudeur, mais Amory la tira en arrière sans ménagement.

— Tu t'es comportée comme une sotte ! fit-il. Non, mais qu'est-ce qui t'a pris ?

— Comment pouvais-tu rester là sans rien faire ?

— Je ne faisais pas rien. J'étais en reportage. Et toi, tu es venue pour prendre les photos de Fritchley-Bound, pas pour jouer les avocates de la défense dans un lynchage de rue.

— J'ai pris les photos, rétorqua-t-elle d'un ton morose. Et si sa gueule de bois l'empêche de rédiger son article, je crois que je m'en chargerai aussi.

— Tu es bien trop impulsive. Tu agis toujours sans réfléchir. Tu étais censée nous suivre sans rien dire. Combien de fois vais-je devoir te rappeler que tu ne dois pas t'impliquer ?

— C'était une scène répugnante.

— Elle a de la chance qu'ils n'aient pas massacré son petit bâtard, dit Giroux d'un ton impassible. Savez-vous ce que fait subir la Gestapo à ses prisonniers ?

— Elle n'a rien fait d'autre que tomber amoureuse et avoir un bébé.

Il ricana.

— La logique féminine, j'imagine.

— On m'a élevée pour détester le fascisme, répliqua-t-elle. Mon père et mes frères ont été tabassés et jetés en prison par

des voyous de ce genre. Vos soi-disant partisans ne valent pas mieux que les brutes d'Hitler.

Giroux la dévisagea d'un œil dubitatif, puis il jeta son mégot de cigarette.

— Bon, très bien, allons chercher vos habits parisiens.

— Je n'en veux plus, répondit Copper alors que Giroux les conduisait vers la jeep.

— Pourquoi ? Parce qu'une putain s'est fait raser le crâne ? Elle méritait pire que ça.

— Je crois que cet homme n'a absolument rien à voir avec la Résistance, murmura Copper à l'oreille d'Amory. Je le déteste.

— Il est tout à fait possible d'aimer Paris tout en détestant les Français, répondit Amory sur le même ton.

Ils prirent le chemin du centre-ville. Copper consacra la fin de pellicule de Fritchley-Bound aux détails singuliers qui attireraient son attention : des bouquets signalant les coins de rue où une mort avait eu lieu, des buveurs de café profitant du soleil en terrasse devant des restaurants aux vitrines émaillées d'impacts de balles, des hommes sur une échelle qui décrochaient l'enseigne en allemand d'un cinéma pour soldats. Peu à peu, elle retrouvait son calme. Au bout de vingt minutes, ils atteignirent une devanture discrète dans une ruelle chic près des Champs-Élysées. En découvrant le nom de Lelong, Copper se sentit de bien meilleure humeur. Lucien Lelong était l'essence même de ce à quoi elle aspirait : la poudre, le parfum et les belles toilettes, les frous-frous et les fragrances sucrées.

— Avez-vous déjà entendu parler de Lelong ? demanda Giroux en voyant sa réaction.

— Oh, oui, j'en ai entendu parler, répondit Copper.

Elle était presque disposée à pardonner à Giroux cet épisode scandaleux avec la collabo. Posséder quelque chose, n'importe quoi, avec la griffe de Lelong, symbole de la mode française la plus classique, était l'un de ses rêves. Tout aussitôt, ses espoirs retombèrent.

— Mais je ne peux pas m'offrir ses robes.

— Ne vous en faites pas pour ça. Je pratique le jiu-jitsu.

— Le jiu-jitsu ?

Il se tapota le nez en répondant :

— Je sais exercer une pression là où il faut.

La boutique était conforme aux attentes de Copper. Avec des tons nacrés aux murs et des tentures en soie grise, elle était éclairée par des lustres étincelants.

— C'est magnifique, fit-elle dans un soupir.

On eût dit que la guerre était déjà terminée, et avec elle l'ère des vêtements aussi pratiques qu'insipides. Devant elle se déployaient des robes satinées et des toilettes sophistiquées, présentées avec chapeaux et accessoires assortis. L'atmosphère était parfumée et une douce musique émanait d'un haut-parleur invisible. Quelques vendeuses attendaient en silence derrière leurs comptoirs. Il n'y avait personne d'autre. Copper effleura du bout des doigts un manteau divin. La vendeuse la plus proche lui adressa un sourire inexpressif.

— Puis-je vous aider, mademoiselle ?

— Nous venons voir monsieur Christian, déclara sèchement Giroux avant de les précéder dans la cage d'escalier au fond de la boutique.

Ils montèrent au premier étage où se trouvait l'atelier, situé dans une longue salle illuminée par une rangée de fenêtres. Les lieux étaient silencieux et déserts. Une dizaine de tenues attendaient d'être achevées, épinglées sur des mannequins en bois, mais il n'y avait aucune couturière. Leurs outils étaient épars sur les bancs de travail, comme si elles s'étaient enfuies au beau milieu de leur ouvrage. Giroux poussa une porte et ils pénétrèrent dans un petit salon. Ses rideaux en crêpe de Chine grise et ses panneaux d'un blanc nacré étaient éclairés par des appliques murales en bronze. Il y avait de nombreux miroirs en pied où les clientes pouvaient s'admirer, mais une fois encore, personne ne semblait travailler là, à l'exception d'un homme debout devant la fenêtre. Vêtu d'un costume à rayures fines, il se tenait dans la pénombre des rideaux. Il tourna vers eux son visage au teint clair, où se devinait une vague appréhension.

— Voici monsieur Christian, annonça Giroux. Je t’amène une cliente, mon vieux.

M. Christian, un homme dégarni à l’aube de l’âge mûr, émergea de ses tentures, telle une créature farouche débusquée de sa tanière.

— Enchanté.

Il prit dans sa main chaude et souple celle que lui tendait Copper et esquissa une révérence courtoise.

— Comment allez-vous ? demanda Copper, un peu gênée. Désolée de faire irruption dans votre sanctuaire privé.

Chassant cette idée d’un geste de la main, il répondit :

— Vous êtes la bienvenue, madame... ?

— Heathcote.

Les syllabes anglo-saxonnes semblèrent lui poser problème et il ânonna :

— Hisse-Côte.

Puis il la jaugea du regard, la tête inclinée sur le côté.

— Et à quoi pensiez-vous au juste ?

Avant qu’elle puisse répondre, Giroux intervint :

— Une tenue complète. Avec chapeau et accessoires.

— Oh, ce serait au-dessus de mes moyens, je le crains, dit Copper avec un rire nerveux. J’avais seulement envie d’une robe, peut-être...

— Lucien Lelong se fera un plaisir de vous offrir l’ensemble en cadeau, insista Giroux. N’est-ce pas ?

M. Christian tressaillit.

— En cadeau ?

Copper était mortifiée.

— Je ne saurais accepter.

Sans lui prêter attention, Giroux dévoila ses dents pointues et demanda avec dédain au couturier :

— Où sont toutes vos clientes ? La boutique est déserte. C’est peut-être parce que votre clientèle était composée de nazis, de collabos et de reines du marché noir. Peut-être est-il plus raisonnable pour ces personnes-là de rester chez elles par les temps qui courent.

Les joues de M. Christian virèrent au rose et il se mordilla la lèvre comme un enfant honteux. Copper se tourna vers Giroux.

— Ce n'est pas ce que j'ai demandé, Monsieur Giroux. Je ne veux rien de gratuit. Dites-moi seulement combien cela coûtera.

— Ça ne coûtera rien, insista Giroux. La Maison Lelong a collaboré avec les nazis pendant quatre ans. Il est grand temps d'expier.

— La Maison Lelong a tenu les Allemands à distance pendant quatre ans, rétorqua M. Christian à mi-voix, le visage plus rouge que jamais. C'est grâce à Lelong que la mode existe encore à Paris.

— Qui se soucie de la mode ? s'exclama Giroux. De toute façon, Chanel et vous, comme les autres parasites bourgeois, vous cédez aux caprices des riches et des classes décadentes dans la langue qui leur plaît le mieux. Vous n'êtes qu'une bande de traîtres.

— Permettez-moi de vous contredire, monsieur, répondit le couturier avec une voix plus grave d'un ton.

À l'évidence, il n'était pas homme à chercher le conflit, mais il conservait une dignité mesurée.

— Nous avons notre propre opinion sur le sujet, reprit-il. Mais elle est insignifiante et nous nous ferons un plaisir de servir madame.

— Je ne peux pas accepter, dit Copper en foudroyant Giroux du regard.

— Je vous assure, madame, que ce sera un changement très appréciable pour moi, pauvre couturier qui passe ses journées sans clientes, dit M. Christian non sans une pointe d'ironie. Si ces messieurs veulent bien quitter la pièce, je prendrai vos mesures.

— Pourquoi devrais-je quitter la pièce ? grommela Giroux.

M. Christian leva les yeux au ciel.

— Il m'est pratiquement impossible de prendre des mesures en présence de ces messieurs.

— Comment ça... pas même le mari ? s'étonna Amory.

— Surtout pas le mari.

— C'est ma femme, nom d'un chien.

En guise de réponse, M. Christian indiqua la porte en fermant les yeux. À l'évidence, il ne bougerait pas – ni ne rouvrirait les paupières – tant que les hommes ne seraient pas sortis. Il émanait de sa posture immobile une assurance autoritaire. Au grand amusement de Copper, Amory et Giroux finirent par sortir de la pièce en tapant du pied, claquant la porte derrière eux. M. Christian ouvrit les yeux et dit en soupirant :

— Et maintenant, si madame veut bien ôter l'appareil photo ? Et ses vêtements de dessus ?

Décrétant qu'elle discuterait plus tard de la question du paiement, Copper retira le Rolleiflex qui pendait autour de son cou et se délesta de sa salopette en toile. M. Christian la replia aussi soigneusement que s'il s'était agi de la robe d'une reine, puis il s'absorba dans l'examen de la jeune femme en sous-vêtements, son menton charnu pincé entre le pouce et l'index.

— Quel dommage, dit-il.

— Qu'est-ce qui est dommage ? demanda Copper.

Étrangement, elle n'éprouvait aucune gêne à être ainsi évaluée par le couturier dans un état de semi-nudité.

— Vos mensurations.

En se mordillant la lèvre, il lui passa un mètre ruban autour du buste.

— Mais on peut facilement y remédier.

Il produisit un carton et en souleva le couvercle pour révéler deux objets généreusement arrondis.

— Je recommande toujours ceci à mes clientes que la nature a négligées.

— De faux seins ?

— Caoutchouc mousse. D'avant-guerre. Très difficile à obtenir de nos jours.

— Non, merci. Je vais m'en tenir à ce que j'ai.

Il les mit de côté.

— Vous avez peut-être raison. Mais vous ne ressemblez pas à une Française, madame.

— Est-ce bien ou mal ?

— Disons que votre manque de formes est un inconvénient que nous pourrions tenter de pallier avec du rembourrage.

— Je vous en prie, pas de rembourrage.

— Mais dans votre cas... avec votre taille haute, vos longues jambes, votre vitalité et votre taille...

Il recula pour la détailler tout en se caressant la joue, un coude dans sa main.

— Manifestement, vous êtes athlétique.

— J'ai horreur du sport. Mais les Américaines sont très actives, vous savez.

— En effet. Vous avez un air de garçonne, ce n'est pas une mauvaise chose, croyez-moi. D'ailleurs...

Il sembla s'animer en tournant autour d'elle.

— C'est stimulant. Un défi. Les cheveux sont acceptables. Et le visage, bien sûr. Les jambes... impeccables.

— Je suis contente que vous approuviez quelque chose.

— Je me rappelle une époque où montrer ses chevilles était le summum de l'obscénité. Maintenant, on exige la jambe entière. Bien, commençons.

Il se mit au travail. Tout en se laissant mesurer, Copper l'observa à son tour. Il avait un long nez aquilin et une bouche douce et sensible. Elle remarqua ses chaussures noires vernies et ses manchettes amidonnées, ses fragrances d'eau de Cologne. La porte s'ouvrit et l'une des vendeuses, anxieuse, avança la tête :

— Excusez-moi, Monsieur Christian, mais le dénommé Giroux vole tout ce qui lui tombe sous la main. Il se remplit les poches.

— Laissez-le prendre ce qu'il veut, répondit le couturier avec humeur. Allez-vous-en.

La porte se referma. M. Christian ébaucha de nombreuses silhouettes sur un carnet.

— Puis-je vous demander comment une Américaine se retrouve à Paris en temps de guerre ?

— Mon mari est correspondant de guerre. Il a tiré des ficelles pour me faire obtenir une habilitation qui me permette de l'accompagner.

— Peu de femmes seraient enthousiasmées par une telle habilitation.

— Oh, je suis toujours prête pour l'aventure. J'accompagne mon père et mes frères depuis le jour où je sais marcher. Ils me faisaient même porter ma propre pancarte.

— Une pancarte ?

— Elle proclamait : Un bon salaire pour une bonne journée de travail.

— Un vœu pieux.

— Je trouve que c'était formateur.

— Votre mari est un beau jeune homme, souligna M. Christian. Vraiment, l'un des plus beaux que j'aie jamais vus.

— Oh, il est plaisant à regarder. Mais je peux supporter de le perdre de vue de temps en temps. Ce que je ne supportais pas, en revanche, c'était l'idée de rester à la maison pendant qu'il s'amuse de son côté. Et puis, sans moi, il est vraiment désespéré.

— S'amuser ? fit-il en haussant les sourcils. Je dois vous dire que vous êtes ma première cliente américaine, Madame Hisse-Côte, mais si elles sont toutes comme vous, le monde ne va pas s'en remettre.

— Vous croyez ?

— Tenez-vous droite, s'il vous plaît. La main sur la hanche, la tête sur le côté. Bien. Vous avez le port requis. C'est une bonne chose. Les Européennes s'affament pour rester minces, ce qui leur donne l'air un peu pincé, sans compter qu'elles restent flasques. Mais là, c'est autre chose. Vous devez cette minceur à votre musculature. Pourtant, votre corps n'a rien de masculin. C'est une notion très nouvelle.

— Il y a plein de femmes comme moi à New York, répondit Copper, amusée. Là-bas, elles passent leurs journées à courir, vous pouvez me croire.

— Si je puis me permettre, que ferez-vous une fois que vous serez lassée de « l'accompagner » ?

— Si j'ai des doutes, vous voulez dire ?

— Ce que je veux dire, c'est : quand vous voudrez quelque chose pour vous-même.

— Eh bien, il y a toujours le travail ménager et la cuisine. Il y a beaucoup à apprendre sur les aspirateurs, vous savez. Je rêve de perfectionner ma tarte aux pommes à l'américaine depuis ma tendre enfance. Et d'avoir six petits bébés tout roses, comme maman.

— Vous vous moquez.

— Oui, en effet, admit-elle. Excusez-moi. L'aventure me plaît jusqu'à présent, Monsieur Christian. Je ne me projette pas très loin.

— Remarquable. Je vais faire des croquis. Peut-être pourriez-vous revenir dans un jour ou deux ?

— Merci.

— Il n'y a pas de quoi. Vous pouvez vous rhabiller à présent.

Alors qu'elle prenait congé, il se pencha sur sa main dans un geste galant. Elle pouvait presque apercevoir son propre reflet sur son crâne dégarni. De toute évidence, il l'appréciait et elle était ravie de l'avoir déridé. Il dégageait une impression de douceur et de réserve bien éloignée de l'arrogance hautaine à laquelle elle s'attendait de la part d'un couturier parisien. Il la raccompagna en haut des marches et la regarda descendre. Elle eut un dernier aperçu de son regard noisette qui la suivait.

— Vous m'avez embarrassée, dit-elle vertement à Giroux une fois en bas. Demander à ce brave petit monsieur de refaire toute ma garde-robe !

— Ce brave petit monsieur a habillé des femmes de nazis.

— Je suppose qu'il n'avait pas vraiment le choix.

— Tout le monde a le choix, mam'zelle. Dior a fait le sien.

— Dior ?

— C'est son nom. Christian Dior. C'est l'un des deux assistants de Lelong. L'autre est Pierre Balmain, mais il paraît que Dior est meilleur.

Elle remarqua les poches débordantes de Giroux. Une grande paire de ciseaux à cranter dans l'une et des rubans de soie dans l'autre. Elle songea avec amertume qu'il donnait une piètre définition de la Libération de Paris.